

Écritures *paresseuses*

Chapitre 3

L'encre de Chalveana

L'histoire sans fond

« Parler de la pluie et du beau temps, voilà le sujet inébranlable infectant la majorité des conversations de l'humanité. Pourtant, prévoir le temps qu'il fait dehors ça ne sert à rien ; personne n'ose l'avouer mais à part les jardiniers et les aviateurs, tout le monde s'en moque. Ce soir-là, il était prévu quelques ondées. Mais lui, il ne pouvait pas prévoir que la fille qui portait tous ses rêves ne porterait rien sous son caban jaune. ».

— Alors ?

— Alors c'est mauvais. J'accroche pas.
Désolé.

— Pourquoi ?

— Parce que t'écris vraiment n'importe quoi ! T'as déjà essayé de porter un caban jaune sans soutif ? Crois-moi, c'est désagréable...

— J'suis un mec alors tu sais, moi les soutifs... à part les tiens qui sèchent sur le balcon...

— Voilà ! Ça, c'est un super début qui donne envie de lire la suite ! Manque plus qu'une fin...

— Sérieusement ?

— Sérieusement... Mais faut qu't'arrête de te triturer les méninges, t'es juste pas fait pour ça. Termine ton lait. Moi faut que j'me sauve ! J'rentre tard.

Maricia ne voulait sans doute pas faire de la peine à son jeune frère ; dévaloriser ses rares talents d'écrivain c'était pour son bien, pensait-elle. Elle pensait aussi qu'aucun membre de cette famille décomposée n'avait jamais gagné et ne gagnerait jamais sa vie en composant des mots. Ce n'était ni de la jalousie, ni du mépris,

simplement une sorte de fatalité conjoncturelle qu'éprouvaient tous les habitants de Poprad à cette époque. Gregor cherchait l'inspiration mais contrairement aux jeunes de son âge, les courbes que dessinait son stylo sur sa feuille vierge le stimulaient davantage que celles des filles de son Lycée.

Les miennes ne faisaient pas encore exception.

Évidemment, cette conversation entre Gregor et sa grande sœur, je l'ai inventée. Je n'ai jamais mis les pieds dans le quartier de Vitazstvo tout comme je n'ai jamais réussi à le prononcer d'ailleurs. Je n'ai croisé sa sœur que deux fois. La première fois c'était pendant l'enterrement de ses parents. Elle n'a pas pleuré. Lui s'est contenté de sangloter pour la forme devant son oncle. Moi je revenais de la chorale. Le cimetière était sur la route. On voyait les tours au loin. C'était la première fois que je croisais son regard naïf. Et que j'ai lu son petit carnet lie de vin.

Je ne me souviens plus vraiment de son visage, de sa voix. C'est bête. Mais je me rappelle encore ses mots. Je me souviens de la forme de ses « a » tout en pattes de mouche, de la justesse

de ses phrases, de la douleur qui émanait de chaque signe de ponctuation. Gregor était un camarade de classe très silencieux. Un fantôme dans mon esprit. Depuis ce jour-là, dans le cimetière où j'ai ramassé son carnet sur le goudron, je suis devenue son amie, en quelque sorte. Il m'autorisait à lire ses textes et moi je l'autorisais à lire en moi. Il était doué à ce jeu-là, lorsqu'il fallait deviner à quoi je pensais. Il ne s'est trompé qu'une seule fois. C'était trois jours avant mon départ pour San Diego. Nous étions assis dans le square près de la gare. Il faisait très froid et un parfum d'alcool de miel volait entre les sapins.

— J'ai terminé le cinquième chapitre...
Tiens...

— Merci Gregor, je le lirai dans l'avion.

— Tu vas vraiment partir alors...

— C'est une opportunité fantastique que de vivre en Amérique. Je n'ai pas le droit de décevoir mes parents. Je t'écirai, et toi, tu m'éciras la suite de ton roman, d'accord ?

— D'accord.

— Lis en moi ! Allez, une dernière fois !

— Je n'aime plus faire ça.

— S’il te plaît.

Gregor posa délicatement son front sur le mien. Je me rappelle son souffle chaud sur mes lèvres. Il ferma les yeux. Je gardais les miens grands ouverts en pensant très fort. Je souriais. Mon cœur s’emballait. Puis soudain il se leva et mit ses mains dans ses poches.

— Quoi ? Qu’est-ce que tu as ?

— Rien. Il fait trop froid. J’y arrive plus. Tu devrais rentrer chez toi.

— Alors tu n’as pas lu en moi ? C’est pas grave, je vais te dire ce que...

— Non, c’est pas la peine, ce jeu est nul. On ne se reverra jamais plus de toute façon. Alors c’est mieux comme ça.

Ce fut la dernière fois que j’ai parlé à Gregor. Il est parti sous la neige, vers la gare fumante. Et moi je n’ai pas bougé. J’ai serré son carnet lie-de-vin contre mon cœur et j’ai tourné le dos à ma patrie et à mon ami pour toujours.

Quand j’ai appris la mort de Gregor, je venais de fermer la porte du taxi qui devait me conduire à l’aéroport de Bratislava. C’était la deuxième fois que je voyais sa sœur Maricia. Elle

ne pleurait pas. Elle m'a donné un message que Gregor avait laissé avant de se jeter du pont.

Un message dans une enveloppe blanche :

« Moi aussi je t'aime. Je ne veux pas que tu partes. Alors je vais te rejoindre bientôt. ».

Je m'appelle Nina et je suis étudiante en lettres à l'université de San Diego depuis 2 ans maintenant.

Et chaque mois je reçois une lettre manuscrite contenant un chapitre du roman de Gregor...

Voici le dernier :

Tout commença à la fin du quatorzième hiver et, comme chaque hiver, il ne neigeait jamais ; je vendais de l'ancolie sur Buston Avenue qui – inutile d'occulter ce détail – me suffisait à peine pour payer la navette retour et rentrer chez moi.

Chez moi... Oh, je n'aime pas faire montre de modestie mais... ce n'est pas grand-chose, à peine un détail parmi les ordures... Chez moi,

dans ma toute petite boîte en carton dont le toit courbait l'échine quand il pleuvait trop fort, il y avait toujours le poster de Grant Bell, le compositeur de « *Sèche tes larmes dans mon verre de vin* ». Un abruti en définitive. Mais – ça peut paraître stupide j'en suis consciente –, je savais qu'il m'attendait tous les soirs, avec son sourire hautain contemplant la partition perchée au dessus des touches de son piano *Stewil's* tout brillant. Un poster écorné avec une tache de gras sur le piano. Non pas que j'avais besoin d'un réconfort car les filles dans mon genre naissent fortes et courageuses, quelles que soient les épreuves qu'elles rencontrent à Nigdart, mais depuis que je l'avais croisé à la sortie du Vendolmia Opéra sur la 9^{ème} avenue – le seul vestige digne d'intérêt du Secteur 7 dont l'acoustique rendait fou de jalousie tous les artistes de la ville haute –, attirant les fans idiots comme un aimant, ce visage charmeur accroché à l'agrafeuse sur un vieux cageot venait combler un vide.

La mort de mon grand frère était pourtant survenue si abruptement que je n'avais même pas eu le temps de songer à me morfondre, à pleurer

comme le font les fillettes qui perdent leur lapin en peluche...

On n'avait pas le temps de regretter les sursauts de la vie à Nigdart.

Vivre, c'était tout ce qui comptait et j'étais trop intelligente pour me complaire dans la naïveté (ou qu'importe le nom donné à la dépression) à cette époque-là.

Tous les soirs de spectacle, en sortant de la station qui donnait sur la 9^{ème} avenue, j'entendais ses notes de piano s'envoler par la fenêtre entrouverte. Ce garçon m'obsédait ; il n'était pourtant qu'un palliatif illusoire à ma condition inébranlable de réfugié du Secteur 7. Une curiosité. Une présence imaginaire. Nos mondes jamais ne devaient se rencontrer. Jamais.

Aussi loin que mes souvenirs parviennent encore à me faire voyager, quand mon grand frère était encore soldat et que sa solde me nourrissait avec autre chose que du beurre industriel et des radis, il me rabâchait les oreilles de ne jamais rêver. Rêver, disait-il, c'est se condamner à de grandes déceptions en grandissant. Mais moi, petite fille si maigre, si insouciante, je ne suivais guère ses conseils. Quand il est parti en mission

sur Rebbecca pour sécuriser les puits de Makrov, je ne lui ai même pas dit au revoir, le nez dans le bac à sable du jardin d'enfant collé au grand mur central du Secteur 7. Quand j'y pense, je n'ai pas vraiment trouvé le temps de pleurer de chagrin sa disparition car je n'ai jamais vraiment compris pourquoi il m'avait abandonnée. En fait, aussi loin que mes souvenirs parviennent encore à me faire voyager, je n'éprouvais que haine et mépris pour lui. Et un grand vide dans mon cœur quand les gens du R.A.N.E.D. m'ont confinée dans une chambre sombre de l'orphelinat. Je n'y suis restée que quelques mois, le temps de comprendre que la pension d'assurance de mon grand frère serait confiée à une banque au nom imprononçable qui garderait mon argent jusqu'à ma majorité. Mais moi je ne voulais pas attendre ; alors je me suis enfuie. Et Gina, une grosse femme aux yeux maquillés toujours souriants qui vendait les siennes sur les trottoirs malfamés du quartier des « dunes vertes » me recueillit et m'apprit à vendre des fleurs.

Et me voilà aujourd'hui, toujours aussi maigrichonne, à vendre de l'ancolie sauvage cueillie dans les champs qui bordent les centrales

à Makrov, ces monstrueuses usines produisant l'énergie dont se servaient quotidiennement les citoyens des quartiers respectables de la ville haute qui écrasait les sept secteurs inférieurs oubliés de Nigdart. Dans tous les sens du terme.

Enfin – et ce souvenir m'est le plus cher – quand mon grand frère m'apprenait à lire, il disait que nous autres étions les enfants chanceux de l'ombre éternelle parce que les livres tombaient du ciel lorsque les citoyens de la ville haute n'en voulaient plus. Il disait que dans leur ignorance, les citoyens qui nous méprisaient nous offraient pourtant un peu de lumière à travers l'obscurité construite au dessus de nos têtes.

Des livres qui tombent du ciel, quel prodige enchanté c'était dans les yeux d'une pauvre gamine du Secteur 7.

Je me souviens. Je passais des heures, près de la gare de marchandises, à attendre qu'un petit garçon lâche la suite des aventures de « *Sam le pirate des nuages* » pour que je découvre enfin ce qui se passe lorsque Wendy s'échappe de l'île au Diable. Mes yeux tournés vers le ciel obscur, vers les lumières artificielles qui marquaient la frontière avec ceux qui étaient nés là-haut, je

scrutais les gigantesques poutres d'acier qui maintenaient la plateforme chimérique par delà les brumes pourpres que crachaient les fumées des usines. J'espérais ces ailes blanches, ses pages virevoltantes qui atterriraient dessus le toit d'une locomotive rouillée ou d'un entrepôt désaffecté, sur la coque d'un navire fraîchement accosté sur la mer des Sarcasmes qui enclavaient le Secteur 7 ou dans une bête beine à ordure...

Et ce jour là, à la fin du quatorzième hiver, le jour où j'ai définitivement désobéi à la mémoire de mon grand frère, le jour où j'ai commencé à rêver d'une autre vie, un étrange carnet lie de vin tomba pile sur ma tête...

Et je commençai à le lire :

Un vent léger, une odeur de sel et de soleil qui dorait les herbes folles, la salicorne les racines dans l'eau et les immortelles cachées derrière les tamarins éternels. Il y avait un petit chemin de terre, de coquilles d'huître et de débris de tuiles ocre qui serpentait habilement entre les arrêtes

des marais salant. Le ciel ne bougeait plus depuis le début de la matinée et l'horizon brumeux assiégeait le labyrinthe que les chenaux et les écluses sculptaient. On regardait la marée imbiber le varech asséché, recouvrir le ciment des digues et annoncer le retour des pêcheurs. C'était un été aux parfums de rêves et de nostalgie. Un été suffoquant qui dessinait des frissons sur sa peau marbrée de vase. Des croûtes de sel se formaient sur ses mollets à peine sortis du chenal où elle venait de pêcher trois crevettes grises et un crabe dormeur. Son chapeau de paille était bien trop grand pour sa petite frimousse enjouée. Ses yeux bleu clair étaient voilés par le quadrillage qu'imprimaient les rayons du soleil sur son visage d'enfant. Des lèvres sèches, un petit nez écorché et une algue morte collée sur sa joue gauche, elle riait en entendant un avion traverser le zénith de son île. Engloutie dans une vase poisseuse jusqu'à ses genoux, sa silhouette allongée et maigre de gamine se distinguait difficilement des piquets en bois plantés ici et là. Son épuisette servait maintenant de cane de fortune. La jeune fille jura comme un loup de mer en glissant sur la digue, se râpant son genoux osseux jusqu'au sang. Ses

pieds nus laissaient bientôt des empreintes menues qui grimpaient vers l'écluse et disparaissaient sur les pédales de sa bicyclette verte.

À l'horizon, le village faisait la sieste. C'était un été doux aux accents de fin du monde où le silence de la mer apaisait les petites filles et stimulait leur imagination. Elle chantonnait en inspirant lentement. Un voilier blanc se laissait deviner derrière la digue dans la baie bleue aux reflets argentés. Le sentier était semblable au dos d'un crocodile. Un chaos mal apprécié fit choir son petit carnet lie de vin de la poche ventrale de son gilet décousu. Il tomba prêt d'un vieux pneu crevé.

Une page griffonnée se laissait alors découvrir :

Les feuilles mortes peignaient le jardin de couleurs vives et chaudes. Du jaune, du marron, du rouge et un tapis gracieux sous les baskets du jeune garçon qui regardait les poissons nager dans

le bassin. Elles tombaient sans arrêt, sans bruit, dans la moiteur de l'air et du temps d'hiver. Le brouillard du soir enveloppait les lampadaires des rues et s'accrochait aux cheminées fumantes des maisons. Sur la terrasse, les chaises étaient toutes empilées et la table recouverte d'une toile cirée pour affronter le froid. Une feuille de chêne flottait comme un radeau vers la statue de la Sainte Vierge négligemment posée dans un massif de fougères mourantes. Un poissant goba une mouche. Une odeur de champignon vint relever le jeune garçon, emmitouflé dans son manteau beige et son bonnet bleu, son nez humide et coulant comme une glace à l'eau.

Il sautilla soudain vers le portail entrouvert pour accueillir son grand-père enfin de retour qui lui offrit pour son anniversaire un drôle de petit livre à la couverture lie de vin, pas plus grand qu'un carnet de notes.

Il avait pour titre : « *L'histoire sans fond* ».

© L'encre de Chalveana – 2015
<http://chalveana.webnode.fr/>
<https://chalveana.wordpress.com/>
<https://www.wattpad.com/user/Chalveana>
<https://twitter.com/Chalveana/>
freedowars@gmail.com
0632072265